

Journées d'études

Un fantasme prêt-à-porter ? Questions sur le fantasme féminin

Dimanche 07 mars 2021

Intervention de **Françoise Gorog**

Tout mais pas ça

J'ai la grande chance et la grande joie d'être encore invitée par vous, et je tiens à vous remercier encore pour votre hospitalité. Un petit point sur l'actualité s'impose à moi.

La Misandrie

Les hommes...de s'en passer à les éliminer...

Les détester : *Moi, les hommes, je les déteste*, Pauline Harmange, jeune femme de 25 ans l'écrit : « détester les hommes et tout ce qu'ils représentent est notre droit le plus strict. C'est aussi la fête », même si ce n'est pas le tout du livre et s'il faut penser au risque que l'accusation de misandrie soit un mécanisme de « silenciation »¹ Lors d'un féminicide de masse, un homme de 25 ans a ouvert le feu sur 28 personnes, tuant 14 femmes et en blessant 9 autres, déclarant qu'il haïssait le féminisme avant de se donner la mort. Les éliminer : Marguerite Stein, elle, réclamerait un couvre-feu pour les hommes. Dans son livre, la quadragénaire parle de son mépris pour les hommes. Puis : « Il ne suffit pas de nous entraider, il faut, à notre tour, les éliminer ».

Le féminicide n'a pas disparu cependant, en même temps ! Pour la seule année 2020, 90 femmes ont ainsi été tuées par leur conjoint ou ex-conjoint en France, un chiffre au plus bas cependant depuis la mise en place de statistiques il y a 15 ans. En 2019, 146 féminicides avaient été dénombrés par le gouvernement.

Pauline Harmange précise que « Si la misandrie a une cible, elle n'a pas de victimes dont on égraine le compte morbide, 40 chaque jour ou presque. On ne tue ni ne blesse personne... » et ajoute que son livre est un appel puissant à « faire de la sororité sa boussole ».

Marc Morali nous rappelait hier que le meurtre existe dans le meurtre de la chose du Lacan premier. C'est ce qui m'inquiète actuellement, c'est que ça soit moins présent et que, aujourd'hui la dite Cancel culture peut passer à l'acte sans meurtre comme annulation pure et simple de l'autre.

¹ « L'accusation de misandrie est un mécanisme de « silenciation » : une façon de faire taire la colère, parfois violente mais toujours légitime, des opprimées envers leurs oppresseurs. S'offusquer de la misandrie, en faire une forme de sexisme comme une autre et tout aussi condamnable (comme si le sexisme était condamné...), c'est balayer sous le tapis avec malveillance les mécanismes qui font de l'oppression sexiste un phénomène systémique appuyé par l'histoire, la culture et les autorités ».

Plutôt que de compter encore les morts, je préfère vous lire cette phrase de Rabbi Nahman de Bratslav, cité par Marc Alain Ouaknine, philosophe et rabbin, « Parler, c'est rendre possible l'amour entre les voyelles et les consonnes. Et le lien qui existe entre le lecteur et le texte : c'est une danse entre le lecteur et le texte » Selon lui, dans l'hébreu où il n'y a que des consonnes, le lecteur vient avec sa voix, avec ses propres voyelles, et c'est lui qui va mettre ces voyelles à ces consonnes. Faudrait-il d'appliquer cela à nos constatations destructrices pures de l'hainamoration...

La journaliste Melis Alphan, connue pour ses articles sur la condition féminine en Turquie écrit que « le message patriarcal est que les femmes méritent d'être violentées et qu'elles peuvent même être tuées ». Mehmet Boynukalin, le grand imam de la mosquée de Sainte-Sophie à Istanbul lui répond : « Un meurtre n'a pas de sexe », et les féminicides ne sont qu'une vue de l'esprit, un thème développé « constamment » par les médias assoiffés de propagande, sont enclins à « dresser les femmes contre les hommes ».

Alain Mabanckou, lui, écrivain et professeur congolais à l'UCLA de Los Angeles écrit que : « La littérature grandit parce qu'elle traverse les frontières », et précise qu'il ne faut pas s'enfermer dans l'aspect grégaire incompatible avec la force de la littérature et nous rappelait la phrase de Frantz Fanon : « Le danger pour l'écrivain noir est de s'enfermer dans sa « noirceur ».

En est-il de même pour ce que Lacan a nommé la couleur de sexe ? Dans son séminaire *Le Sinthome*, Lacan affirmait qu'il peut y avoir *femme couleur d'homme*, dirais-je, ou *homme couleur de femme*.

Alors comment ne pas nous enfermer dans nos couleurs ? Peut-être, éviter le grégaire, ce qui était déjà un peu présent chez les femmes qui avaient du mal à faire bande, comme les blousons noirs, les loubards, les apaches, les marlous, et les bandes actuelles.

Faut-il passer par l'ironie qu'on connaît dans la personnalité psychotique et dans l'ironie féminine avec Hegel ?

L'ironie féminine

Selon Hegel, repris par Milner, l'« ironie », est une négation destructrice qui n'est pas immédiatement dialectisable, un processus négatif qui n'est pas tout entier orienté vers un résultat positif. Dans son analyse de la cité grecque, Hegel assimilait la « féminité » à une telle puissance destructrice : les femmes, en tant qu'elles sont exclues de la vie politique, en arrivent à se révolter contre l'autorité des hommes et, selon lui, à faire s'effondrer le monde grec de l'antiquité.

L'ironie féminine aurait donc pour une visée bien précise : la destruction des structures sociales phallogocratiques d'une époque donnée. Pas sans intérêt dans notre époque, car si, certes, dans la répétition, il y a du nouveau, comme Lacan l'a repris non sans le citer de Sören Kierkegaard, il y a aussi de la répétition dans le nouveau...

Levinas, lui dans *Totalité et infini*, paru en 1961, sous-titré « essai sur l'extériorité » rend plutôt hommage aux femmes, même s'il ne critique pas les 3 K, *Kinder, Küche, Kirche*. Je le cite :

« L'Autre dont la présence est discrètement une absence et à partir de laquelle s'accomplit l'accueil hospitalier par excellence qui décrit le champ de l'intimité, est la Femme. La femme est la condition du recueillement, de l'intériorité de la Maison de l'habitation ».

Le signifiant Autre pour dire femme est déjà présent dans les Carnets de captivité 1940-1945, évoquant aussi me semble-t-il, sa sympathie pour Marie Antoinette enfermée, captive, à la Conciergerie, à qui il pense. Je reprends enfin cette phrase passionnante : « La féminité [...] nous est apparue comme une différence tranchant sur les différences, non seulement comme une qualité, différente de toutes les autres, mais comme la qualité même de la différence. » Autre et différence sont là.

La jalousie et le regard

Freud dans « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », écrivait : « J'en retiendrai aussi l'envie de posséder le pénis du partenaire masculin, faute d'un sien propre, en s'en assurant l'usage exclusif, qui est un des déterminants de la jalousie féminine et pas des moins ravageant. »

Charles Melman rappelait que la propriété n'est pas la jouissance : « Si vous en avez la propriété, vous n'en avez pas la jouissance... et si vous en avez la jouissance, vous n'en avez pas la propriété ». Il nous rappelait aussi la façon dont le droit, justement, distingue très bien ce qu'il en est de l'usufruit et du droit de propriété.

Et le rôle du regard dans la jalousie est une équivoque que la langue a laissé persister.² Du latin classique *fenestra*, fenêtre, ouverture, passage, le terme fenêtre est déjà employé par Charles d'Orléans « les fenestres de mes yeulx ». Comme le montrent entre autres une série de films et chansons, tels que *Jalousie* d'Alain Robbe-Grillet bien sûr, dont Catherine Millet dit qu'elle regrette de n'avoir pas pu s'en servir car il était déjà pris. D'où son titre à elle *Jour de souffrance* dont la définition donnée par le Robert est : « Baie qu'on peut ouvrir sur la propriété d'un voisin à condition de la garnir d'un châssis dormant » ce que le mot jalousie disait mieux encore.

A côté de l'hospitalité, la jalousie et l'envie de propriétaire, il y a pire encore, c'est la forfaiture, mot que Lacan reprend là où Freud voit le lien entre personnalités d'exception dont il rapproche les femmes et le style scélérat.

La forfaiture chez les femmes comme chez les personnalités d'exception.

La jalousie mène parfois à la forfaiture...mais Freud y voit un point commun avec les personnalités d'exception qui deviennent scélérates tel Richard III.

C'est dans son étude sur les « Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse » (1916), après avoir exposé que le héros du *Richard III* de Shakespeare, lésé par la nature qui

² Étymol. et Hist. 1. Ca 1135 *fenestre* (*Couronnement de Louis*, éd. E. Langlois, 1625); 2. a) ca 1433 fig. « passage » (CH. D'ORLEANS, *Ballade XLV*, 8 dans *Poésies*, éd. P. Champion, p. 67 : les fenestres de mes yeulx); b) 1690 anat. (FUR.); c) 1690 diplom. « espace libre laissé dans un acte, un manuscrit » (*ibid.*). Du lat. class. *fenestra* « fenêtre ; ouverture, passage ».

l'avait rendu difforme, et qui, se sentant exempté des lois auxquelles les autres doivent se soumettre, décide pour cette raison de devenir un scélérat, Freud donc, ajoute les femmes dans leur demande d'exception.

Scélérat désignait celui qui a commis ou qui est capable de commettre des crimes, des mauvaises actions et synonyme de *bandit, coquin, criminel, mais aussi* avec une nuance d'affectueuse indulgence ou tendresse, personne, enfant espiègle, turbulent, Synon, *fripon, polisson*.

Selon Edith Jacobson³, il y a chez Richard un terrible défaut de surmoi. Or, Freud pense que les femmes aussi ont ce défaut de surmoi et que, se sentant lésées, envieuses et en quête de vengeance comme Richard, elles peuvent être amenées, plus facilement que les hommes, à des actions immorales.

Nous ne manquons pas ici d'éléments pour critiquer Freud...ou en tout cas tenter de dépasser ses points de vue, tout en gardant beaucoup. Lacan passera du côté scélérat à la forfaiture.

Le forfait de l'Étourdit.

Crime, c'est le premier sens du mot forfait. La faute est moins grande que le crime, le crime moins grand que le forfait. Le crime, dans la langue française ancienne, c'est la pire forfaiture, y compris quand c'est tuer par jalousie.

Mais le forfait est aussi le mot que Lacan emploie dans *l'Étourdit*, et là il désigne l'exception. Lacan définit le forfait comme un signe d'exception : « L'un qui existe, c'est le sujet supposé de ce que la fonction phallique y fasse forfait. »⁴ La fonction paternelle, c'est donc celle où la fonction phallique fait forfait.

Y aurait-il des forfaitures multiples, variées, chez ces femmes qui se veulent exception ?

Dans introduction à *L'Éveil du printemps* de Wedekind, Lacan reprend donc la thèse freudienne des femmes se voulant toujours d'exception : « Wedekind, Moritz, dans notre drame, parvient pourtant à s'excepter, en quoi Melchior le qualifie de fille. Et il a bien raison : la fille n'est qu'une et veut le rester, ce qui dans le drame passe à l'as. Reste qu'un homme se fait. L'homme à se situer de l'Un-entre-autres, à s'entrer entre ses semblables.⁵ »

³ Les « exceptions » Une élaboration sur l'étude de caractères de Freud, Edith Jacobson Libres cahiers pour la psychanalyse 2006/1 (N°13), pages 13 à 34

⁴ J. Lacan, *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.429

⁵ J. Lacan, Préface à la pièce de Frank Wedekind, *L'Éveil du printemps*, texte paru dans le programme du Festival d'automne, *À propos de L'Éveil du printemps*, traduction François Regnault, Paris, Christian Bourgois, 1974, p. 7-10, in *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 561-563.

Quelques exemples moins scélérats du passé...

Des hommes on pourra s'en passer chantaient *Les lavandières du Portugal* :

Tant qu'y'aura du ling' à laver
On boira de la manzanilla
Tant qu'y'aura du ling' à laver.
Des homm's on pourra se passer

Cela pourrait évoquer la formule : Du père on peut s'en passer...Oui à condition de s'en servir...comme vous savez : « L'hypothèse de l'Inconscient, Freud le souligne, c'est quelque chose qui, qui ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en ça que, que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir. » ... comme le dit Lacan dans *le Sinthome*.

Les Portugaises l'avouaient dans leur chanson :

Quand un homme s'approche d'elles,
surtout s'il est jeune et bien fait
Aussitôt glissent leurs bretelles,
de leurs épaules au teint frais

Toutes prêtes à s'en servir... des hommes ou de ce dont ils sont porteurs.

La femme qui tombe

La princesse de Clèves, elle, fait l'éloge des larmes, plus souvent féminine, qui sont réduites aujourd'hui à la dépression ...et est la femme qui pourrait tomber...

« Tant que mes yeux pourront larmes espandre... Je ne souhaite encore point mourir...
Mais quand mes yeus je sentiray tarir...
Prirey la Mort noircir mon plus cler jour ».

Son aimé le duc de Nemours qu'elle ne voulut épouser, devenue veuve, pour ne pas connaître justement la jalousie, lui écrivait : « Vous voir *tomber* comme les autres femmes » serait la « seule chose capable de troubler le bonheur que j'espère dans l'au-delà. »

Tomber, voilà qui peut rendre scélérate

La chute, une femme qui tombe dans les bras d'un homme, après la magnifique reprise par Claude Landman, de cette petite comtesse, qui après avoir vu une prostituée le faire, et bien observé ses manières, se met à sa fenêtre pour faire le signe qui fait, comme on disait, monter un homme alors que la femme va tomber dans ses bras et dans le lit. *Le signe* est devenu le titre de la nouvelle de Maupassant.

La femme qui tombe, c'est ainsi qu'on disait...

Ce qui chute nous évoque bien sur l'objet *a*, et la chute, le *ptôma* du symptôme, de l'injection du grec *ptôma*, chute – dans le mot « symptôme ». Parmi eux les objets qui chutent faut-il ajouter la détumescence phallique, qui survient après la relation sexuelle ? La castration primaire selon Lacan.

Il ne s'agit pas seulement de parler des interdits. Il y a là de quoi craindre les femmes dans la relation sexuelle en plus de leur éventuel côté mère, « mère qui dit, mère à qui l'on demande, mère qui ordonne, et qui institue du même coup la dépendance du petit homme »⁶, toute puissante sur l'enfant qui a été peu évoquée car après tout ce n'était pas le sujet.

Lacan y rajoute : « Pourquoi ne pas admettre en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, - soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venu la menace d'une castration qui ne la concerne pas réellement. »⁷

Et plus tard Lacan souligne qu'il faudrait « s'interroger sur l'extraordinaire efficace quant à la révélation sexuelle, car ça existe, cet extraordinaire efficace sur beaucoup de femmes pour ne pas dire la femme, ça existe la femme, ça existe là-bas au niveau de l'objet *a*. L'extraordinaire valeur donc, pour cette opération, de ce qu'on appelle des hommes féminins. »

Il ajoute l'attrait du chanteur à voix, soit le ténor.

« Qu'une femme qui a eu ce genre de mari, du type en or, taillé à la serpe, enfin le boucher de la belle bouchère, rencontre seulement un chanteur à voix et vous m'en direz des nouvelles...C'est fantastique comment elles se sont retrouvées là. Je ne vous dis pas qu'elles y restent. Elles y restent pas parce que c'est trop bon. Tout le problème se repose du rapport du désir et de la jouissance mais il faut savoir tout de même de quel côté est accessible la jouissance. »⁸

Ou bien est-ce la femme symptôme ? « Puis pour l'homme une femme, c'est toujours un symptôme », on comprend *sin ptôma*, ce avec quoi on tombe, à différents points de vue que permet l'équivoque.

Quelques retours à Freud

Freud dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* peut écrire pour parler de la différence entre le comique et le mot d'esprit cet exemple de comique : « Une dame s'étale soudain devant mes yeux. Le comique jaillit dans une situation duelle. » Le *Witz*, lui, exige un tiers.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire livre XVII : L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p.89

⁷ J. Lacan, *Écrits*, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », p. 733

⁸ J. Lacan, « L'objet de la psychanalyse », p.381

Puis le fantasme de castrer le mari apparaît dans « Le tabou de la virginité » : les jeunes mariées se trahissent ainsi : « Les rêves qui avaient suivi leurs premiers rapports... révélèrent indiscutablement le désir de garder pour soi le pénis qu'elles avaient senti... »

Enfin dans « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » Freud considérait, à propos de la jalousie que « l'envie de posséder le pénis du partenaire masculin, faute d'un sien propre, en s'en assurant l'usage exclusif », était un des déterminants de la jalousie féminine.

Lacan, lui, précise, en 63 dans le séminaire l'angoisse « qu'on aurait tout à fait tort de considérer que le *Penisneid* soit un dernier terme »⁹ L'on saisit que Lacan a souhaité revoir la position féminine avec l'aide de la logique puis de la topologie ainsi qu'il était très tôt passé du pénis au phallus

Cependant revoyons quelques exemples de forfaiture féminine.

Médée la dite « vraie femme »

Lacan, lui, nous a parlé de Médée comme la vraie femme, et ce serait celle qui tue ses enfants ou, moins pire, qui déchire sa correspondance telle la Madeleine de Gide qui se sentit abandonnée par Gide sans doute pour Marc Allégret. Lacan la compare à Médée après avoir mis quelques lignes de la Médée d'Euripide en exergue de « Jeunesse de Gide ».

Sada, la bien nommée !

Je plaisante sur le nom japonais qui fait entendre le sadisme...

Lacan, lui, notera la portée à l'écran d'un fait divers, bien connu au Japon : Sada, la bien nommée dans la langue française, pour évoquer Sade, où l'amante, l'amante religieuse, telle la mante religieuse, qui tue le mâle après le coit, tue son amant, et erre en ville en tenant dans sa main l'organe qu'elle lui a coupé. C'est *L'Empire des sens* mais le titre du film en japonais était (愛のコーリダ, *Ai no korīda*, littéralement « *La corrida de l'amour* ») dans ce franco-japonais réalisé par Nagisa Ōshima, sorti en 1976.

Lacan en parle ainsi : « J'ai vu un film, un film japonais, lui aussi.... Et puis, je n'aurais pas voulu donner de mauvaises idées. J'ai quand même extrait quelques personnes de mon Ecole pour assister à ce film, et je suppose qu'elles en ont été, comme, soufflées. C'est le terme dont je me suis servi pour dire l'effet que ça m'avait fait. J'ai été soufflé parce que c'est de l'érotisme - je ne m'attendais pas à ça en allant voir un film japonais -, c'est de l'érotisme féminin.»¹⁰

Simone de Beauvoir, déjà, parlait déjà plutôt d'érotisme que de sexualité, alors faut-il penser que c'était déjà parce que sexualité inclue coupure, *secare* ? Ça m'avait frappé mais j'ai lu ensuite que Foucault l'a précisé.

« L'érotisme féminin semble y être porté à son extrême, et cet extrême est le fantasme, ni plus ni moins, de tuer l'homme. Mais même ça ne suffit pas. Après l'avoir tué, on va plus loin. Après

¹⁰ J. Lacan, Le Séminaire livre XXIII : *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p.126

- pourquoi après ? là est le doute -, la Japonaise en question, qui est une maîtresse femme, c'est le cas de le dire, à son partenaire coupe la queue. C'est comme ça que ça s'appelle. On se demande pourquoi elle ne la lui coupe pas avant. »

Nous devrions revenir aussi sur Lulu, la femme fatale, la femme qui incarne le « savoir sur Éros », « la tyrannie féminine », celle pour qui la seule politique est l'érotisme... Destin transfigurateur dont l'extrême s'accomplit à chaque fois, dans chaque rencontre avec la mort de l'homme, Même, ce personnage qui sert à Wedekind pour exprimer la puissance *joyeuse ou désastreuse de l'Éros* ne fait que mettre en perspective ce qui est de l'ordre de la réalisation du fantasme érotique : tuer l'homme.

Lacan disait pourtant dans ses « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » : « Suit le problème du masochisme féminin ... Une telle qualification en effet ne peut être tenue pour simplement homonymique d'une passivité, elle-même déjà métaphorique, et sa fonction idéalisante, inverse de sa note régressive, éclate de se maintenir indiscutée à l'encontre de l'accumulation qu'on force peut-être dans la genèse analytique moderne, des effets castrateurs et dévorants, disloquants et sidérateurs de l'activité féminine.¹¹

Accumulation forcée, oui, je crois...

Le deuxième sexe, ne pas confondre l'ordinal et le cardinal

Charles Melman le précise : « Mais pas seulement parce qu'il y a une seule libido : du fait très simple qui est, étant donné qu'ils sont irréductiblement Autre l'un à l'autre, vous ne pouvez pas les ranger dans la même série. C'est-à-dire qu'opère cette sorte de faiblesse de la pensée, faiblesse qui n'est pas innocente d'ailleurs, et qui consiste à imaginer qu'à partir du moment où il y a le cardinal, deux, du même coup on a automatiquement l'ordinal deux, c'est-à-dire le premier et le deuxième.... »¹²

Lacan parle aussi de la voracité féminine. Et il évoque aussi ce qu'il appelle l'origyne, néologisme décidé de Lacan fait de *os-oris* et de *gyne* ; un mixte, un hybride latin-grec me semble-t-il, peut-être choisi comme tel, pluralité je crois comme Bellmer l'a montré si bien.

Une certaine jeune femme me disait que les hommes ne se rendent pas compte du risque qu'ils courent dans le sexe oral, le vagin denté classique étant peu de chose à côté d'une bouche...qui peut couper... Elle dénonçait sa voracité...¹³

¹¹ Lacan J., « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », Écrits, Seuil, p.731

¹² Le nombre cardinal est un nombre qui caractérise la quantité d'éléments d'un ensemble, par opposition à nombre ordinal qui caractérise un rang dans une liste. Charles Melman, « Y a-t-il un fantasme féminin ? », *Le trimestre psychanalytique*, n° 1, 1993, entièrement dédié au commentaire du séminaire de Lacan *La logique du fantasme*.

¹³ Marisa Fiumanò « Y a-t-il une spécificité du fantasme chez les femmes ? » dans *La revue lacanienne* 2014/1 (N° 15), pages 95 à 101

Bien sûr Sada est passé à l'acte, pas elle.

Sada, c'est une psychotique connue au Japon mais Lacan ne le dit pas, je précise, et même il dit que « Seriez-vous d'accord pour y voir un inconscient à ciel ouvert ? » Lacan se posa, dans mon souvenir, dès la sortie du film la question du pourquoi elle l'avait tué avant de la castrer, le jour où nous regardions le film...

Lui qui avait critiqué le masochisme féminin comme réservé aux femmes, fantasme masculin, comme vous le savez, le côté sadisme est plus ambigu peut-être, même s'il a parlé de perversion côté homme et érotomanie côté femme vous savez bien avant l'homonymie de Père -version¹⁴ Lacan considère qu'« il y a une barre que n'importe quel femme sait sauter, c'est la barre entre le signifiant et le signifié, comme , je l'espère, vous l'a prouvé le film à quoi j'ai fait allusion tout à l'heure »

Là je suis perplexe devant cette analogie avec ce qui est classiquement la psychose.

Tout mais pas ça.

Alors que fait une femme du **Tout Mais pas ça**, Pantès me passa.¹⁵ Peut-t-elle s'en servir ? Répondre ... est une responsabilité que Lacan dira ailleurs toujours sexuelle. Même si lors de la leçon du 18 novembre 1975, Lacan avoue ne pas avoir retrouvé dans l'*Organon* d'Aristote le passage sur le *mè pantès* c'est-à-dire : "l'opposition écartée par Aristote à l'universel du *pas*", le fait qu'il le « relève » à notre usage, en jouant *mè pantès μη παντες*¹⁶ – *mais pas ça με πασσα*, **Tout, mais pas ça**, proposition caractéristique de la position féminine, qui oppose non plus le particulier à l'universel, comme le fait Aristote, mais le singulier à l'universel, est utile.

Un point surgit souvent quand on écoute une femme, c'est une forme d'exception qui n'est pas seulement celle d'être la seule pour un homme. Chacune me parlait d'une sorte d'exception à son acceptation de son destin, du travail ménager assez pénible à la vie amoureuse ; « Tout mais pas ça » dans chaque cas.

Des femmes de ménage, comme on les appelle, souvent sans savoir que c'est l'origine du mot anglais *manager*.. ! qui voulaient faire une analyse, c'était il y a longtemps à sainte Anne, me disaient qu'elle était prêtes à tout mais, pour l'une, pas à cirer les chaussures, pour une autre, pas à servir à table. Des femmes dans la vie amoureuse m'ont souvent dit quel geste elles refusaient et l'insistance de l'homme sur cela a pu être la cause d'une rupture. L'une, qui fonctionne plus dans le déplacement, disait ne pas vouloir manger tel plat, qu'elle n'aime pas et que souhaitait son compagnon, après avoir connu sa première jouissance autre. Le tout mais pas ça était malin car non perçu par l'amant, et sans suites négatives... Alors une exception mais dans la jouissance chez celle qui selon Lacan « porte vers le plus-de-jour, parce qu'elle plonge ses racines, elle, la femme, comme la fleur, dans la jouissance elle-même. »¹⁷

¹⁵ Mais pas ça (propos sur das Ding, la chose), Gérard Delepouille dans La revue lacanienne 2012/1 (N° 12), pages 177 à 186

¹⁶ Marc Darmon l'a très bien précisé dans Note sur le μη παντες à laquelle je vous renvoie dans HOMMAGE À LA MÉMOIRE DE JACQUES BRUNSCHWIG, 30/05/2010

¹⁷ J. Lacan, Le séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*. », 28 janv. 2008

Reste enfin ce que j'appellerai :

La solution élégante féminine

C'est le mot que Lacan emploie pour Schreber bien sûr mais on ne peut oublier qu'il est emprunté au latin *elegantia* pour gout, délicatesse, distinction ; élégant peut vouloir dire aussi trop élégant, efféminé... le mot vient de *eligo*, forme collatérale de *eligens*. "*Eligo*" est un terme latin qui veut dire faire un choix, comme hérétique d'*heresis* bien sûr comme Joyce le dit et comme Lacan s'y inclut. Et si *ligo*, c'est attacher, nouer, relier, joindre, unir, lier, liguer, *Eligo* semble bien l'inverse soit délier, détacher.

Diffformes et scélérates ...les femmes car elles se veulent d'exception ?
Ou juste différentes ? Ou bien ... Elégantes !
Comme tout mais pas ça, je propose l'élégance !!!

En effet, le mot élégant qui qualifie la solution de la psychose de Schreber pour Lacan à juste titre peut aussi condenser l'exception et la féminité. En effet, élégant signifie l'exception¹⁸, puisque c'est ce qui se sort du lien, *e-legare*, ce qui s'excede du lien, à l'opposé du religieux, qu'on peut lire du *religere*, celui du Nom du père, d'ailleurs *elegare* ne signifie rien moins que « léguer à un étranger hors de sa famille », soit s'excepter des lois de l'hoirie et Charles Melman nous faisait remarquer qu'une femme en épousant un étranger à son hoirie renonçait à la création d'une descendance de son hoirie à elle. Cela m'a évoqué des propos plus affligeants du Révérend père Badet comme on dit (prêtre de l'Oratoire), qui écrivait en 1893 dans *Jésus et les femmes dans l'Évangile* : "Elle quitte son nom, dit adieu aux siens, renonce à ses goûts, à sa liberté, à son indépendance, en faveur de l'homme à qui elle s'attache et donne sa foi." Pas si loin de la loi salique, la loi phallique, puisque c'est elle qui ne permettait ni le passage des biens ni du nom par les femmes en France.

Mais élégant signifie aussi la féminité, car le mot s'applique souvent à une femme, pas seulement bien sûr, et désigne une personne d'une mise distinguée, du latin *elegans*, qui signifie entre autres paré, délicat.

Le mot distingué rassemble d'ailleurs, lui aussi, les deux versants de l'exception et de la parure. Voici la mascarade reprise par Lacan de Joan Rivière : « Ils ressortissent proprement d'un terme que je n'ai pas, moi, introduit, mais dont une psychanalyste a épinglé l'attitude sexuelle féminine - c'est la mascarade. La mascarade qui n'est pas ce qui entre en jeu dans la parade nécessaire, au niveau des animaux, à l'appariage, et aussi bien la parure se révèle-t-elle là, généralement, du côté du mâle. La mascarade a un autre sens dans le domaine humain, c'est précisément de jouer au niveau, non plus imaginaire, mais symbolique. »¹⁹

Plus imaginaire mais symbolique ...

¹⁸ J. Derrida, *La Veilleuse*, Préface à *James Joyce ou l'écriture matricide*, Paris, Circé, 2001, p. 20 : « L'écriture, l'écriture littéraire, l'écriture de l'écriture, la signature — toujours exceptionnelle, toujours la signature d'une loi d'exception [...] » *La Veilleuse* est parue dans la revue *les Études freudiennes*, n° 7, 1973, dirigée par Conrad Stein.

¹⁹ J. Lacan, Le Séminaire livre XI, *Les Quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p.176

La dite mascarade, qui peut être celle de l'homme masqué, peut aussi être élégante si cherchant l'exception. Il faudrait, bien sûr, reprendre Don Juan, qualifié par Lacan de fantasme féminin. Ce vœu, chez la femme qu'il l'a toujours, et qu'il ne peut pas le perdre. « Ce qui implique justement la position de Don Juan dans le fantasme, c'est qu'aucune femme ne peut le lui prendre, c'est ce qui est essentiel et c'est évidemment - c'est pour cela que j'ai dit que c'est un fantasme féminin - ce qu'il a dans cette occasion de commun avec la femme à qui, bien sûr, on ne peut pas le prendre, puisqu'elle ne l'a pas. » Sans oublier l'idée que selon le mythe d'Isis et d'Osiris, Lacan souligne que « Le membre perdu d'Osiris, tel est l'objet de la quête et de la garde de la femme. »

La garde, enfin, une vision charmante, que Lacan retrouvait dans le texte de Rabelais, celui dont parlait déjà Freud dans « La tête de Méduse »²⁰, dont Lacan subsume ainsi la formule : « savez que cette pièce de vêtement qui s'appelait la braguette avait alors son caractère glorieux, cela veut dire : elle ne peut pas se garder à la maison. Gardez ceci qui est le plus aimé, lui dit sa femme, en désignant du doigt ce qui, à l'époque, est beaucoup plus facile à désigner sans ambiguïté qu'à notre époque puisque vous que cette pièce de vêtement qui s'appelait la braguette avait alors son caractère glorieux, cela veut dire : elle ne peut pas se garder à la maison »²¹

Pour relire le texte précis de Rabelais auquel Lacan fait allusion, dans « Comment la braguette est la première pièce du harnois chez les gens de guerre », au chapitre 8 du *Tiers Livre*, Rabelais écrit cela : « Armez cela qui est le plus aimé... sa peur la plus grande de perdre estoit, le voyant animé, le bon morceau dont elle estoit friande. »

Il faudrait bien sûr en arriver au nœud, à la chaîne borroméenne mais je rappellerai seulement cette phrase au début du texte « La signification du phallus » : « On sait que le complexe de castration inconscient a une fonction de nœud :

1° dans la structuration dynamique des symptômes ...

2° dans une régulation du développement... »

La mise en suspension

A la fin du colloque de Strasbourg, Lacan disait :

« Pourquoi, puisque j'ai parlé de l'*homméle*, pourquoi celle que j'appellerai dans l'occasion la *femmeuse* ou l'*affameuse*, celle qui n'est pas toute, au point que de la dire *la*, j'ai mis ça en *suspicion*, en *suspension*, pourquoi est-ce qu'elle, de ce manque, elle s'en fout bien, c'est le cas de le dire ? »²²

²⁰ S. Freud, « La tête de Méduse » [1922], in *Gesammelte Werke*, 18 t., XII, Londres, Imago, 1940-1952, p. 48 ; in *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, P.U.F., 1984, p. 50.

²¹ J. Lacan, Le Séminaire, Livre VIII, *Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 453 : Quelque part dans Rabelais, Gargantua part pour la guerre : « Gardez ceci qui est le plus aimé », lui dit sa femme en désignant du doigt ce qui, à l'époque, est beaucoup plus facile à désigner sans ambiguïté qu'à notre époque puisque vous savez que cette pièce de vêtement qui s'appelait la braguette avait alors son caractère glorieux, cela veut dire : elle ne peut pas se garder à la maison. »

²² J. Lacan, *Neuvième congrès de l'École freudienne de Paris, Palais des congrès de Strasbourg*, Lettres de l'École freudienne, 1976, n°19, pp. 555-559.

Si l'on se réfère aux points de suspension, selon un article de Julien Rault²³, on voit bien que la suspension n'est pas la coupure. Je le cite :

« En 1859, (et non plus du « point interrompu » ou du « point de coupure » : l'usage détermine la terminologie) « pour produire par un repos calculé un effet qui, sans cela, ne serait ni remarqué ni senti » (127-129). Les définitions évoquées de Lequien (1812) et Tassis (1959) font apparaître de nouvelles fonctions : à l'emploi unique qu'évoquait Grimarest (l'inachèvement définitif) s'ajoute la possibilité d'une mise en suspens intraphrastique ou interphrastique. Ce qui laisse entendre la possibilité d'un dernier usage, que nous nommons *supplémentation* et qui, au terme d'une phrase présentée comme complète, syntaxiquement correcte, ouvre sur un ailleurs interprétatif, en « infinissant » pour ainsi dire la portée sémantique.

Petite note étrange dans cette suspension ... Les rites masochistes de supplice et de souffrance impliquent de véritables suspensions physiques (le héros est accroché, crucifié, suspendu²⁴ comme le dit Deleuze en 71 dans sa *Présentation de Sacher-Masoch*).

Par ailleurs, le même auteur, Julien Rault m'a interrogée par son travail sur les points de suspension, qui pourrait être rapproché du pas-tout et « plus particulièrement sur l'imaginaire de ce signe singulier. Un imaginaire fondé pour l'essentiel sur la dimension d'équivocité mais aussi, dans une certaine mesure, sur celle de transgression. Produisant syntaxiquement une ouverture qui, sémantiquement, ouvre à tous les possibles, le point de suspension joue un rôle dans le cheminement de la séduction ; il permet de faire le choix de dire tout en ne disant pas, créant un mi-dire très équivoque.

Il ajoutait, je le cite : « Mais c'est véritablement au XVIIIe siècle qu'il faut remonter pour comprendre les origines de cet imaginaire : le signe, qui n'était alors qu'une suite de points, a été investi et profondément transformé par des auteurs libertins tels que Diderot, Mirabeau, Crébillon et le Marquis de Sade. »

Ceci me paraît utile pour relire la phrase de Lacan : « Comment savoir si, comme le formule Robert Graves, le Père lui-même, notre père éternel à tous, n'est que Nom entre autres de la Déesse blanche, celle à son dire qui se perd dans la nuit des temps, à en être la Différente, l'Autre à jamais dans sa jouissance, – telles ces formes de l'infini dont nous ne commençons l'énumération²⁵ qu'à savoir que c'est elle qui nous suspendra, nous. »²⁶

²³Julien Rault, Poétique du point de suspension, Essai sur le signe du latent

²⁴G. Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch*, Paris, Union gén. d'édition, 1971, p.32

²⁵L'énumération est un mode particulier d'amplification car elle permet de passer de l'abstrait au concret, ou du général au particulier. Selon Roman Jakobson, elle ne relève pas de la fonction poétique de la langue et elle manifeste un étalement de l'axe paradigmatique, à des fins explicatives, et ce assez brièvement. En logique, l'énumération incomplète est une sorte de sophisme qui consiste à ne pas faire une énumération complète, mais à la conclure de la même manière que si elle était effectivement achevée.

²⁶ 1^{er} septembre 1974. Texte paru dans le programme du Festival d'automne, *À propos de l'éveil du printemps*, traduction de François Régnauld, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1974, pp. 7-10.

L'énumération consiste à détailler les différentes parties d'un tout, et donc l'énumération du « pas tout » ne peut que suspendre son auteur comme celle de l'infini ... Mais la suspension peut nous mener à la suspension, au sens de celle classiquement d'un évêque qui est une interruption de sa fonction pour un évêque ou toute autre fonction éminente, proche de la version du père, de la père-version, donc un arrêt qui peut durer un certain temps sans être toujours définitive.

Pour suspendre ma question, et pour jouer l'ironie féminine, en réponse-joke à la phrase de Lacan « au point que de la dire *la*, j'ai mis ça en suspicion, en suspension ». Il a suspendu le La de femme, en disant suspicion avant suspension, donc ironiquement, si ce n'est pas une erreur du texte.

Et en cherchant un mot d'esprit, un joke sur la suspension, dont un grand exemple japonais de la suspension-torture de l'ennemi nous dit la possible version terrible ou la perversion, et sachant que le suspens est toujours présent dans la perversion comme le dit Lacan après Masoch, et Deleuze, je jouerai de la père-version...

Plutôt que de tenter de conclure, je suspendrai toute conclusion aujourd'hui donc, j'en resterai suspendue seulement à ce point, à ce que disait encore Lacan au Saint Jacques, hôtel nommé du prénom qui fut le sien, saint homme ? Sinthome ? en 1980 : « L'interprétation analytique doit être un mot d'esprit »